

On nous dit qu'un certain nombre de jeunes Canadiens doivent se réunir dimanche à 4 heures P. M. à l'hôtel de M. Laparre, marché neuf, pour organiser entre eux du Banquet qui aura lieu le 24 au soir en l'honneur de la fête du jour.

*Incendie.*—Ce matin vers 10 heures, le feu s'est déclaré dans une bâtisse en pierre à deux étages, dans la rue St. Dominique, appartenant à la succession Saybould. Elle était occupée comme boutique de meublier et de tourneur. L'intérieur a été presque tout détruit, mais les pompiers arrivèrent bientôt les progrès des flammes empêchant surtout l'incendie de se communiquer aux maisons voisines qui sont en bois. Ils protégèrent aussi très heureusement des piles de bois qui étaient dans la cour, autrement, les maisons étant presque toutes en bois dans ce quartier, et le vent soufflant de l'Est, il est difficile de dire où se serait arrêté l'incendie. *Idem.*

### LE GRENADIER DE LA VIEILLE GARDE.

Par une belle matinée du mois de mai 1840, un jeune homme et un vieillard suivaient lentement chacun une allée de la forêt de Saint-Germain. Le vieillard était un garde; il portait négligemment sous son bras un fusil à deux coups, et marchait droit devant lui, ne remarquant ni les larges feuilles de chêne, ni les campanules qui s'élevaient au-dessus des hautes herbes, marquant leurs fleurs bleues aux corallites d'or des genêts. A la propreté minutieuse de son froc, à la régularité de son pas, il était facile de reconnaître un soldat. Ceux auxquels ces indices n'auraient pas suffi auraient pu remarquer en outre une moustache grise irréprochable, un teint hâlé illustré d'une balafre, preuve évidente que le vieillard savait regarder la mort en face, et une croix d'honneur, donnée sans doute pour le premier pansement dans sa blessure.

Le jeune homme était à cheval.... Il avait ralenti le pas, il souriait au moindre rayon de soleil, regardait chaque fleur, écoutait les plaintes du vent dans les feuilles, fredonnait, se taisait, reprenait son chant, et se taisait de nouveau pour suivre d'un œil distrait les capricieuses spirales de la fumée de son cigare.

A l'Étoile du Vieux-Chêne, les deux promeneurs se rencontrèrent.

Le vieillard leva les yeux, examina froidement le cheval d'abord, l'homme ensuite, et passa outre sans presser ni ralentir son pas.

—Ah! je trouve enfin figure humaine, dit le jeune homme. En voilà un qui m'apprendra probablement où je suis. Bonhomme, continua-t-il, en jetant une pièce de monnaie aux pieds du garde, comment appelles-tu cette ville sans habitants que je viens de traverser, et cette forêt si bien alignée?

Le vieillard repoussa du pied la pièce de monnaie, et répondit avec colère: Je ne demande pas l'aumône!

—Ah! fatale habitude! reprit le jeune homme en souriant, elle m'attirera quelque fâcheuse aventure: le fait est que cet homme ne ressemble pas plus à un moujik, que cette forêt alignée à une forêt de l'Ukraine. Vous voudrez bien me pardonner, ajouta-t-il d'un ton poli, et en portant la main à son chapeau; mais je suis étranger et j'oublie souvent, malgré moi, que les mœurs de ce pays se ressemblent point à celles du pays où j'ai été élevé.

—Oh! il n'y a pas de mal, dit cordialement le vieux garde; vous êtes dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye; et la ville de là-bas est Saint-Germain.

—Charmant endroit pour ceux qui aiment la solitude. Où mène cette route?—A l'Étoile du Troncher.

—Et au-delà?—A la faisanderie, en allant toujours droit.—Merci....

On se sépara en bonne intelligence.

—Ce doit être un vieux troupié, pensa le jeune homme.—C'est un jeune homme riche, qui ne sait comment employer ni son temps ni son argent, grommela le garde.

Et le jeune homme, ralentissant le pas de son cheval, avait repris ses chants interrompus et dépensait tous ses souvenirs d'Opéra. Il n'y avait pas une ride sur son front large et pur, pas un pli aux coins de ses lèvres; évidemment c'était un de ces enfants du bonheur, dont le passé, selon l'expression du poète est hier, le présent aujourd'hui, l'avenir demain. Eh! qu'importent les jours écoulés, c'est une dépense faite; qu'importent les jours à venir? il n'y a pas un nuage à l'horizon.

Tout à coup trois chevreuils traversèrent la route à quelques pas de lui: en deux ou trois bonds ils se trouvèrent dans un taillis assez clair, s'arrêtèrent pour regarder avec curiosité le voyageur qui passait et se mirent ensuite tranquillement à brouter.

—Pardieu! dit notre héros en prenant un pistolet dans ses fontes, l'occasion est belle! Tout est civilisé dans ce pays jusqu'aux chevreuils.

Et le plus beau des trois tomba raide mort, frappé d'une balle au front. Le chasseur, descendant de cheval, se disposa à arranger son gibier le plus commodément possible sur la croupe de sa monture. Ce n'était pas facile, le chevreuil était lourd. Heureusement le vieux garde parut à l'extrémité de l'allée.

—Holla! cria le chasseur, venez donc m'aider... je viens de tuer d'un coup un chevreuil magnifique! il est vrai que mes pistolets sont excellents.—Ah ça, êtes-vous fou? dit le garde en arrivant tout essoufflé; vous faites le braconnier à présent? Ayez d'abord la bonté de me donner cet excellent pistolet...

—Qu'est-ce que tout cela veut dire?—Cela veut dire que les princes ont seul le droit de chasser dans cette forêt.

—Ah! on ne me prendra pas ce chevreuil, je pense.—Vous en serez

quitte pour deux cents francs d'amende, la confiscation de l'arme, à moins que vous ne la rachetiez, et le coût du procès-verbal.

—Voilà bien des affaires! Votre habitation est-elle loin d'ici?—Non.

—Allons-y, nous mangerons le chevreuil que j'ai tué, je paierai toutes les amendes que vous voudrez, et tout sera dit... Consentez-vous!—Allons... Dans le pays d'où vous venez, on est donc libre de tout faire?

—Oui, moi et quelques autres... J'arrive de Russie.—De Russie!... Oh! je connais ce pays, dit le vétérinaire d'une voix sombre.

—Eh bien! nous en causerons si vous voulez.—Non, non; car je n'en ai rapporté que des souffrances et de tristes souvenirs.... Voici ma maison, entrez.

Pour rédiger son procès-verbal, il fallait cependant que le garde sût le nom du délinquant.

—Je me nomme N. dit celui-ci; un seul nom, une seule lettre à ce nom.

—C'est singulier, grommela le garde; il commença à verbaliser pendant que de son côté M. N. écrivait rapidement quelques mots sur une carte, qu'il remit à un de ces gamins providentiels à jambes nues, à mine éveillée, qu'on rencontre à chaque pas à Saint-Germain.

Quelques instants s'écoulèrent, le repas se fit, le garde termina son procès-verbal, et un domestique, auquel N. parla en langue étrangère, arriva à cheval avec un panier rempli de vins fins.

—Allons, mon hôte, tâchons que le repas soit gai, dit N. en se mettant à table.—Oui, tâchons, dit le vétérinaire en passant sa main sur son front bruni.

Mais ce fut en vain que N. interrogea le vieillard sur ses campagnes, qu'il lui parla de sa position présente, qu'il plaignit la modicité de sa retraite; le vieux vétérinaire resta sombre bien longtemps; puis N. remarqua deux larmes qui, s'échappant de sa paupière gonflée, descendirent le long de ses joues et se perdirent dans sa moustache grise.

—Vous pleurez! dit le jeune homme ému...—Oui... C'est honteux, n'est-ce pas, mais on n'est pas maître de ça. Toutes les fois que je vois un homme, beau et florissant comme vous êtes, je pense à ma vieillesse isolée, à la mort qui viendra me surprendre, sans que personne soit là pour me fermer les yeux... Et cela ne devrait pas être; non, non; cela ne devrait pas être. Tenez, parlons de la Russie, puisque vous l'avez voulu... Quelque étranger, vous savez notre histoire, et là-bas on a dû vous parler souvent de cette désastreuse campagne de 1812... Un matin, six cent mille hommes partirent de France, traversèrent toute l'Europe soumise et entrèrent en Russie. Ce que nous allons faire là, je ne le sais pas et je ne l'ai jamais vu... que nous importait à nous!... J'étais un de ces grenadiers de la vieille garde que cent fois l'Empereur avait entraînés sur ses pas, et qui marchaient en avant, certains d'arriver, après deux ou trois sanglantes batailles, dans une des capitales de l'Europe. Cette fois seulement, je me souviens que lorsque nous nous trouvâmes au milieu de ces steppes de la Russie, il me sembla que leurs espaces immenses devaient dévorer notre armée.

Je ne vous parlerai pas de notre marche jusqu'à Moscou, ni de cette terrible bataille de la Moskova dans laquelle disparurent des populations tout entières. Nos fatigues avaient été immenses; nous avions laissé dans les plaines bien des vieux camarades, partis comme nous en 92, aux cris de vive la France! mais en atteignant Moscou, la ville sainte, la ville aux coupes dorées, toutes nos fatigues furent oubliées; chacun de nous croyait que la Russie était frappée au cœur.

Là nous devions attendre les convois, les blessés, et moi, j'attendais avec plus d'impatience que les autres. Dans un de ces convois était ma femme, qui n'avait pas voulu se séparer de moi, et un enfant âgé d'un an à peine, un petit enfant beau comme sa mère, à la voix douce comme celle d'un ange, aux petites mains roses et potelées... quelquefois, tenez, il me semble le voir sourire, il me semble sentir sa petite main m'arracher ma pipe pour apitoyer sur mes lèvres norries de poudre ses lèvres fraîches et pures. Mon Dieu! puisque vous deviez un jour me retirer cet enfant, pourquoi me l'avoir donné?

Et il y eut une nausée d'un moment, pendant laquelle N., qui à son tour sentait couler ses larmes, rapprocha sa chaise de celle du vieux soldat, et lui serra la main avec émotion.

Pendant la nuit, tandis que dans les cours de Kremlin nous écoutions une proclamation de l'Empereur, des officiers accoururent tout effarés en criant: Le feu à la ville! le feu est partout! et déjà une immense lueur qui se reflète sur nos baïonnettes confirme l'affreuse nouvelle. Nous sommes à six cents lieues de notre patrie, enfermés entre des murailles de flammes, sans abri et sans pain, mais non sans espoir. L'Empereur est calme, il a donné les ordres pour l'incendie, il reprend ses travaux. On nous dis-émina partout. Nous arrachions aux flammes les plus riches produits de l'Orient que Moscou jetait sur la vieille Europe. Beaucoup d'entre nous étaient assis sur une fortune entière, et se demandaient avec inquiétude s'ils auraient un morceau de pain le lendemain.

Enfin les convois arrivèrent, et avec eux tout ce que j'aimais. Je me souviens que je montrai à Louise, à ma femme, une caisse énorme pleine d'or, de cachemires, et je lui disais: Si nous rapportons cela en France, nous serons riches...—Tâchons de ramener notre enfant, dit-elle, en me le mettant dans les bras; et elle se détourna pour pleurer.

C'est qu'il était triste, en effet, de voir la ville encombrée de blessés; c'est que toute l'armée s'attendait à entendre sortir de la bouche de l'Empereur le mot de retraite, et que l'hiver était là aux portes de Moscou, prêt à nous faire tomber nos armes des mains sous son souffle glacé.

PA C I N A T I O N